

Morations, protestait courageusement contre le mauvais état de nos bibliothèques dites « populaires », insistait sur le rôle social qui devait leur incomber, montrait des exemples étrangers et appelait énergiquement les réformes. Cet oubli, moins de deux mois après la mort d'Eugène Morel, ne peut pas manquer de blesser vivement tous les artisans chaque jour plus nombreux de la lecture publique qui, dans leur deuil, comprennent encore plus profondément le rôle de précurseur et d'animateur joué par l'auteur de *Bibliothèques* et de *La librairie Publique* (1).

J'espère, monsieur, que vous voudrez réparer cette faute et faire à Eugène Morel la place qui lui est due dans une revue comme le *Mercure de France*.

MARGUERITE GRUNY,

Bibliothécaire de la Bibliothèque municipale
pour la Jeunesse de la Ville de Paris
« L'Heure Joyeuse ».

§

L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté.

— Nous avons reçu de M. Bravard, directeur du Théâtre lyrique de la Gaîté, la lettre suivante :

Paris, le 29 mai 1934.

Monsieur le Directeur,

Nous attachons trop de prix au *Mercure de France* et aux jugements de M. René Dumesnil, pour ne pas tenter — au risque d'abuser de votre amabilité — d'apporter quelques précisions à ce que votre collaborateur a appelé — peut-être involontairement — « un plaidoyer pro domo ».

Décidément, nous ne comprenons pas l'étonnement de notre censeur. Aurions-nous, sans le vouloir, fait découvrir l'Amérique ? Trois mots « tombés » du texte imprimé dans le numéro du 1^{er} avril (p. 222) soulignaient comme une évidence que, bien certainement, « le théâtre est une affaire, bonne ou mauvaise, selon les lois, les pays et les saisons, selon la couleur changeante du temps... »

La vérité scripturaire ainsi rétablie, ajoutons que si le succès du *Pays du Sourire*, tant en province qu'à Paris, est pour nous et nos collaborateurs une bonne affaire, nous n'avions pas attendu l'invitation de M. R. Dumesnil pour offrir au public, ici ou ailleurs, les ouvrages de musiciens français... et débutants.

Si le théâtre peut, en effet, être autre chose qu'une affaire, quel

(1) *Bibliothèques*, "Mercure de France", 1909. 2 vol. — *La Librairie Publique*, Armand Colin, 1910.

plus beau rôle pour des Directeurs intrépides (et nous le sommes) que de courir la chance avec un musicien inconnu?

Il ne nous convient pas de rappeler (par égard tout au moins pour les auteurs) les titres des ouvrages que, malgré tous les frais de distribution, de décors, de costumes et de mise en scène, sans oublier «la publicité», nous n'avons pu conduire au succès. Il s'agissait alors, — du moins le pensions-nous, — d'apporter à des talents ignorés les encouragements indispensables...

« Mais, nous dit-on, pourquoi ne pas demander à d'illustres maîtres, comme MM. Gabriel Pierné et Albert Roussel, à d'exquis musiciens, comme Jacques Ibert... et tant d'autres, les « opérettes » qu'ils ne peuvent arriver à faire jouer sur « aucun théâtre français?... » Ici, nous n'avons qu'à renvoyer le critique musical du « Mercure » à la sûre documentation de M. René Dumesnil.

Que votre collaborateur veuille bien faire le bilan de toutes les œuvres que le talent de leurs auteurs semblait dévouer au triomphe! Les opérettes de Messager, de Reynaldo Hahn, ont-elles obtenu le succès que laissait espérer leur qualité?

Pourquoi la délicieuse *Angélique* de J. Ibert, n'est-elle pas plus souvent sur l'affiche? Et puisque, décidément, nous mêlons les morts et les vivants, pourquoi ne joue-t-on pas les authentiques chefs-d'œuvre d'Emmanuel Chabrier, dont seule la T. S. F. lance trop rarement à travers le monde la musique impérissable et la robuste gaîté?

Et même, lorsque le succès vient payer de leurs peines le musicien et ses interprètes, qui peut dire que les intentions de l'auteur sont bien comprises du public. La verve parodique et bouffonne du *Roi malgré* lui faisait-elle, à sa mesure, la joie du public des concerts, même lorsque, naguère, Gabriel Pierné — précisément — faisait de la *Fête polonoise* une fresque énorme, spirituelle et irrésistiblement truculente? Qui nous assurera que les jeux d'esprit et le comique musical de *L'Heure Espagnole* atteignent et réjouissent, comme il conviendrait, l'esprit des spectateurs « enchantés » par les secrets du musicien-sorcier?

Il s'agit, avant tout, de l'éducation musicale en France.

« D'où vient qu'à notre époque, la plupart des musiciens qualifiés se détournent de la scène », demande M. Dumesnil, à propos de *La Princesse lointaine* du grand musicien Witkowski.

Voilà, dûment constaté, le divorce, trop fréquent chez nous, entre la scène et le « musicien qualifié ».

Quelques lignes plus loin, le même critique date de l'an 1871 le renouveau de « la musique pure »... Y avait-il donc deux musiques? Le regretté abbé Bremond avait déjà mis au jour « la

poésie pure», à la grande colère de feu Paul Souday, démocrate de la stricte observance...

En d'autres termes, et voulant réunir dans un même amour la musique pure et sa sœur... moins pure, il nous faut bien constater que l'optique du musicien de théâtre n'est pas toujours celle du public, dont les malheureux Directeurs, assaillis par mille difficultés, doivent subir les arrêts.

M. Dumesnil sait mieux que nous à quel point les tempéraments sont, en gros, peu favorables à la musique en France. L'état rudimentaire de l'enseignement musical à l'école — quand il existe — nous paraît devoir reculer de quelques lustres l'avènement des temps bienheureux où la joie du spectateur sera plus vive lorsque, sur la scène qu'illustra Offenbach, le bon public reconnaîtra la lance de Wotan... dans la paneplie de la *Belle Hélène*. Nous n'en sommes pas encore là!!

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

G. BRAVARD.

§

Sur un tableau des lettres au XX^e siècle. — Dans sa chronique du 1^{er} juin, M. Gabriel Brunet en rendant compte du *Tableau du XX^e siècle, Les Lettres*, de MM. René Groos et Gonzague True, n'a fait qu'une allusion rapide au chapitre « consacré » par le second de ces auteurs à la poésie depuis 1900. Il semble opportun, aussi bien dans l'intérêt des lecteurs éventuels de cet ouvrage que pour le bon renom des lettres, d'insister quelque peu sur les inexac-titudes, les graves lacunes, voire les inexcusables bourdes dont fourmillent ces soixante-dix-neuf pages, où un critique de culture dou-teuse et, en tout cas, sans compétence en ce domaine se targue de dresser le palmarès du lyrisme contemporain.

Autre chose est d'émettre, au cours d'un article de revue ou d'une étude d'ensemble, une opinion quelconque, même partielle (la critique doit être partielle, a dit Baudelaire), sur telle ou telle tendance, d'exalter ou de vitupérer telle œuvre, de passer sciemment sous silence tel ou tel nom; — autre chose, lorsqu'on assume la tâche de l'historien et du bibliographe, de céder constamment à des préférences et de compenser de flagrantes omissions par des men-tions qui rendent celles-ci indéfendables. Mais ce qui est encore moins admissible, c'est l'erreur due au manque d'information, la confusion grossière, le massacre des graphies, l'anachronisme.

Voici, tout d'abord, la liste des poètes complètement omis, morts et vivants, et dont depuis un tiers de siècle des recueils notoires ont vu le jour (nous les rangeons par ordre alphabétique, pour